

encore 1 livre à 2 pages?

longévité, la plupart meurent étouffés par les plus puissants, ou le hasard, ou les deux. Ainsi des LLADP qui poussent en désordre comme des embryons de livre sans avenir. Mais la comparaison est bancale : aucune vaste forêt ne viendra remplacer la forêt perdue à jamais. Cette végétation exaspérée n'est qu'une lande aride où s'entrecroisent les griffes de terribles ronces. Bien fol est qui s'y pique. Aucun de ces maigres livres ne s'épaissira de nombreux feuillets en grandissant ; ces ouvrages, atteints de nanisme ou de gigantisme (ils n'ont quoiqu'il en soit pas des proportions ordinaires), il faudrait peut-être solliciter à leur intention, auprès du centre national du livre, une pension d'invalidité. Mais cette image non plus ne vaut rien. On ne peut voir, dans LLADP que le revanchard épouvante de la poésie, outrée qu'on l'ait confondue avec de la littérature.

la farce en deux pages

Le livre à deux pages obnubile en vérité c'est le monde qui est nos réflexions. S'agit-il d'une sorte devenu un gag surréaliste, voilà de gag surréaliste? Il pourrait pourquoi le livre à deux pages, sembler, par certains côtés. Mais qui s'en fait souvent le reflet ou

demandez nos livres à deux pages

LLADP037	Voulin de Maldonne	Gros pépin pour une petite pomme
LLADP038	Pâté de Tête	La voiture s'est mal conduite
LLADP039	Miasmoïse	La destinée des fleuves
LLADP040	Marie Lavierge	Feu de Dieu
LLADP041	Socrate	Platon
LLADP042	Jésus Christ	Croix
LLADP043	Escape de Las Plumas	La part d'Odith [Les mots vides, 17]
LLADP044	Jacklynn Meuah	La vache qui slash
LLADP045	Sheila Fin	Point
LLADP046	Sigmund Kraft et Binh bang	La forée
LLADP047	Douglass de Verr	Je travaille à Thorréa-Traverr
LLADP048	Frédérique Nicht	Superchérie
LLADP049	Darne de Thon-Obèse	Que l'envie de lire me prenne, alors...
LLADP050	Ève-Yvonne Ridet	Les faux-nés
LLADP051	La Grande Bergson	Faux
LLADP052	Barbara Charettabra	Ça suffille
LLADP053	Gorgone Zola	Elle a bon dos Sylvette Dufraysse
LLADP054	Dieu	Comment j'ai fait le monde
LLADP055	Sheridan de Velours	Biscornu
LLADP056	Michel-Paul Comte	Le garçon d'hiver et la fille d'été
LLADP057	Alain-Louis Gérard	Le cinéma taré d'essais tome 1
LLADP058	Leonid Parker	Le froid aux yeux
LLADP059	Jeanne Dark	Souvenirs des Gothismes
LLADP060	Marie-Antoine Petitrongeur	Les premières lignes
LLADP061	(Voir l'auteur au dos)	En toute liberté
LLADP062	(Voir l'auteur au dos)	La fin des carcans
LLADP063	Photo Beauté	Clichés
LLADP064	Auteur	Titre
LLADP065	Stanislas Vegas	Sussu Impératrice d'Autriche
LLADP066	Roger Dubusse	Appuyez sur le bouton comme...
LLADP067	Çuiquadiquoï	Je sais puce que c'est
LLADP068	Bad Street Boy	Fuck you
LLADP069	Loyse	Les bons produits de la ferme ta gueule
LLADP070	Pr. Fritzenbach	La granthomie
LLADP071	Le petit Michel	Au bord des larmes
LLADP072	Des Escarts	Le poids de cent heures
LLADP073	Richard Sow	J'encule les Nègres
LLADP074	Charlotte Renæ	Chansons
LLADP075	Ève-Yvonne Ridet	Pro- inhibition de la liberté
LLADP076	Jules Terne	Vain milieu sous l'amer
LLADP077	Roger Dubusse	Boucherie téléphone boucherie

son négatif, en présente les caractéristiques. Sur le fond LLADP ne cesse de produire des directions différentes qu'il se garde bien d'exploiter. On dirait que, les livres ordinaires ayant épuisé une seule et même

formule jusqu'à la corde, en prétendant pouvoir y faire tenir tout l'univers, LLADP se déchaine dans une forme d'option inversée, « délivrante », qui offrirait enfin au texte une existence qui serait non livresquement possible, sans abandonner la forme livre tout à fait, et même en la concentrant, peut-être.

Comment parler du livre à deux pages sans faire un livre à deux pages de plus, et pourquoi faire? Le monde tourne à la farce, conversons-en. À force de raconter des craques le plus sérieusement du monde, de n'entrevoir de vrai que ce qui produit des effets de vraisemblance, on s'esclafferait du matin au soir si cette farce n'était assez lugubre. Le livre à deux pages est bien un projet de son époque. Sa nature à la fois concentrationniste et résumante jusqu'à la disparition, sa thématique de l'appel à un imaginaire évidemment déficient voire absent à force de n'être que sollicité sans esprit ne peut qu'inquiéter ou passionner. Pourquoi pas les deux? Un page?

le sérieux

Il y a un certain modèle de gravité qui est resté très longtemps convenu. Qui n'avait rien à voir avec le sérieux, mais avec la composition. C'était un ton sur lequel tout le monde s'entendait pour y reconnaître instantanément le dire des choses qui ont de la valeur, de la qualité, de la conséquence, de l'intérêt et de l'importance. Ce ton est devenu tellement monnaie courante qu'on a pu s'en moquer et prétendre parler sur ce ton par plaisanterie. N'importe quel imbécile pouvait avoir l'air du plus grand sérieux s'il s'exprimait de cette manière:

Dans les forêts mortes, les jeunes arbrisseaux s'élancent sans ordre et sans égard à leur

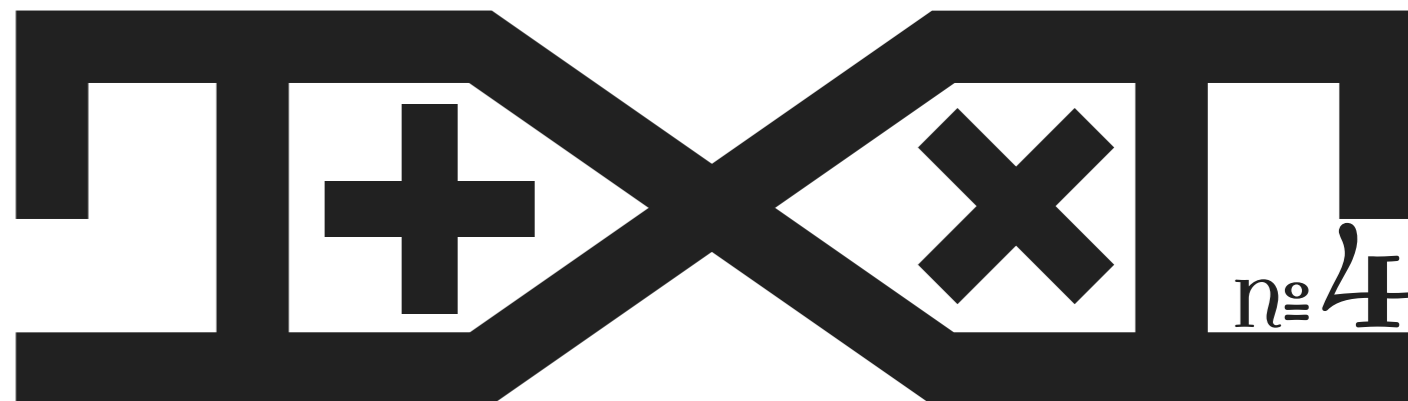
C'était avec ce ton qu'il fallait annoncer une sentence terrible, une nouvelle décisive pour la collectivité, les décès, des choses ayant trait à de fortes sommes d'argent, ou qui avaient rapport à Dieu, à la guerre, aux sentiments sincères ou à la poésie. Dans tous les cas les termes devaient s'ingénier à rendre un très haut degré de préoccupation, dont dépendaient des choses essentielles.

Mais ce ton n'est même plus nécessaire. Il suffit de garantir une origine financièrement et socialement suffisante pour raconter n'importe quoi en ricanant, en rigolant dans la face du premier venu (comme nous le faisons souvent) sans faire le moindre effort pour être absolument crédible: Ce ton-là garantit maintenant mieux que tout autre une origine assurée. Bien des oeuvres d'art, des textes, des sciences du passé sont en train de se perdre de réputation par le sérieux dont elles tenaient à s'entourer tout en n'étant que de la falsification, c'est le côté plaisant et utile de la situation.

Les choses vraiment sérieuses n'ont pas tellement besoin de prendre une couleur de circonstance. Nous persiflons par goût plus que pour avoir l'air sérieux ou pas sérieux. C'est une humeur qui garantit un certain sérieux chez nous.



txt est une publication des presses de lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2015 - 1



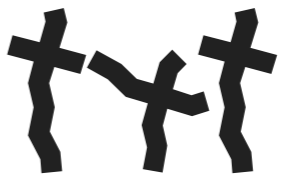
en français dans le txt

faire une lecture de tout

TOUT-EN-LIRE. LE TEXTE ET LE SUPRATEXTE

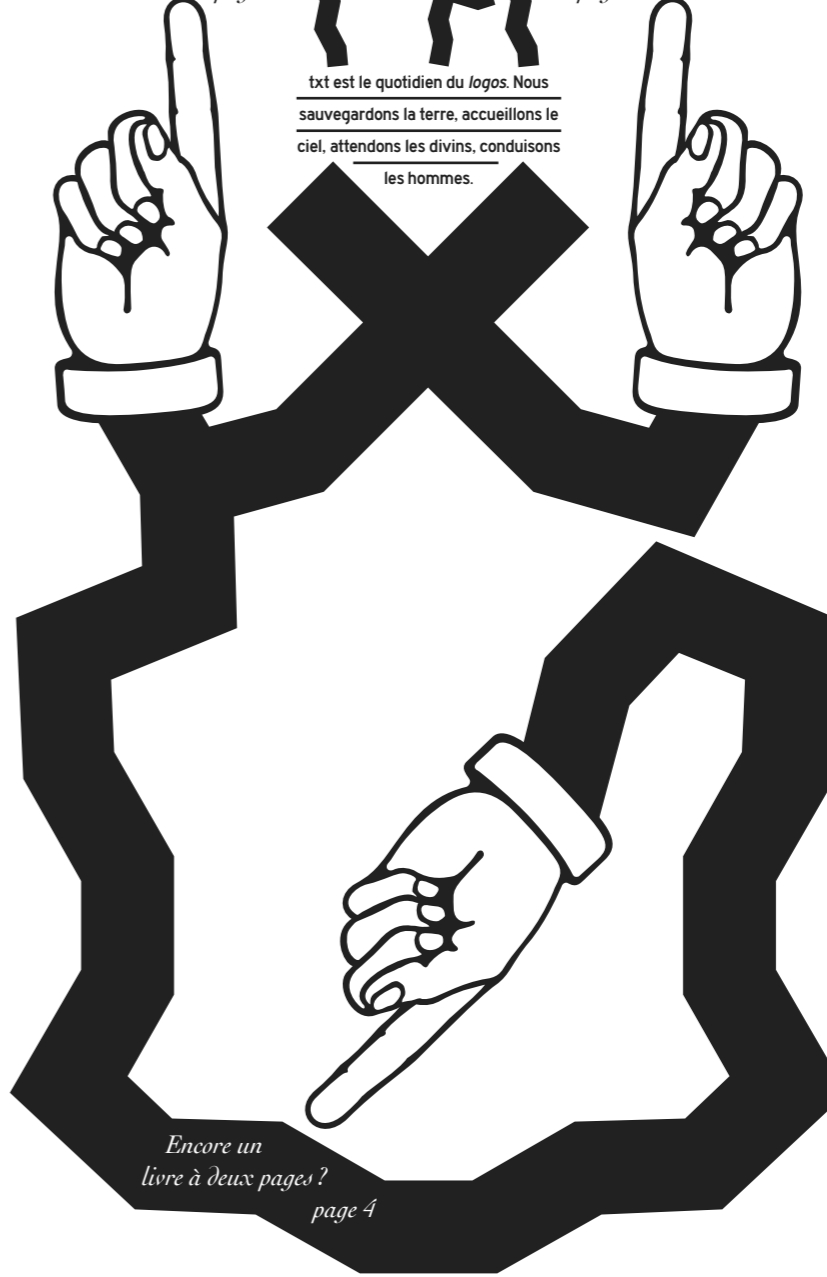
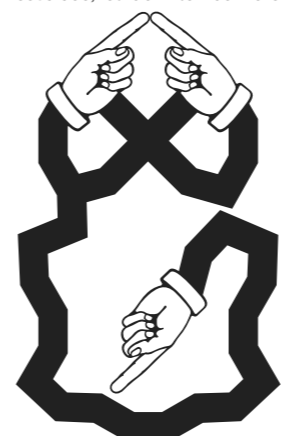
À peine né, le principe des entrants s'effondre, démontrant le bien-fondé du principe de nos hypothèses : ne servir qu'à une étape d'une course ou d'une escalade, et s'effriter derrière

L'étasuni est un trop grave ennui page 4



Des textes à lire, à relire ou à délire page 3

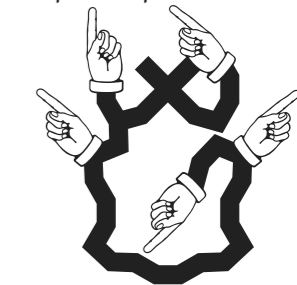
txt est le quotidien du logos. Nous sauvegardons la terre, accueillons le ciel, attendons les divins, conduisons les hommes.



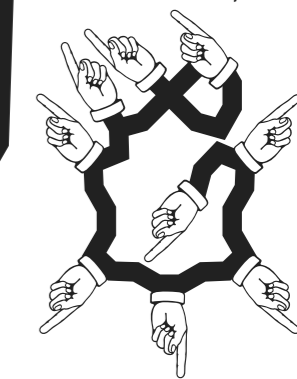
Encore un livre à deux pages? page 4

structures qu'elles réemploient, objets trouvés de mystérieuses techniques perdues, indifférentes. Leurs desseins s'ignorent mutuellement.

Ce qui tient encore et mieux que jamais dans cet espace du supratexte qui naît de nos li-



gnes, c'est le quéâtral, englobal représentatif non technique, et pour cela plus stable que les entrants, qui furent une tentative de remonter un pseudo-



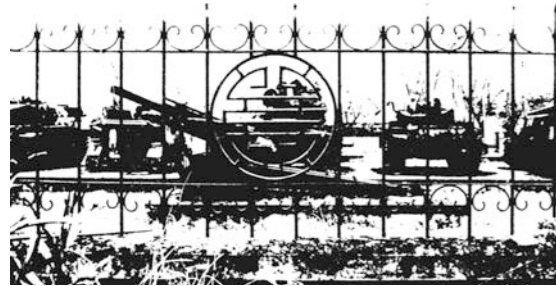
système par les techniques en les réajustant différemment. Ce bricolage est vain, impossible, n'explique et n'aura permis que très peu, mais c'est peut-être beaucoup, les clips de Comte et ses premiers pamphlets journaloïdes.

nous, au moment de l'impulsion qui nous propulse à leurs dépend. Ce feu aux talons ne laisse pas le temps à d'ingénieux récupérateurs de nous grignoter l'arrière-train. Tout juste glaner nos restes — on leur souhaite bon appétit! Mais ils sont bien hypothétiques, ces rapaces aux crocs fatigués; ni leurs nécessités trop pressantes ne peuvent les conduire vers nous, ni nos perspectives plus les apercevoir.

Dans les ruines désappareillées d'un monde, s'élança la verdure de jeunes pousses ne voyant plus ces blocs qu'ils disjoignent, sinon sous l'aspect d'une architecture perdue. Elles établissent de nouveaux plans, inédits et étrangers à ces vieilles

US versus us, us versus US

Une mauvaise fée a plongé le monde dans les pavots d'une lourde hypnose. Un esprit léger, vif-arquenté, primesautier vient déranquer, asticoter cette catalepsie tenace! Qui veut vivre? Tout veut vivre.



Il y a deux façons de porter assistance. Soit en déchargeant l'autre de la tâche qui lui incombe (mais en laquelle il s'accomplit) et l'accomplir pour lui, soit en aidant l'autre à trouver sa voie par lui-même.

« C'est la guerre »

L'informatique étasunienne et son réseau d'araignée vert-de-gris achèvent d'accaparer tout « accomplir » en se substituant à l'accomplir de chacun, sans inventer quoi que ce soit, elle accomplit une volonté opiniâtre et ancienne, d'origine occidentale, qui se révèle dans sa toxicité majeure. Cette force de mort et de destruction ne saurait proposer, pour remplacer le monde anéanti, aucune autre perspective. C'est détruire pour détruire, brûler pour brûler. C'est le jeu d'un méchant enfant haineux. Ce jeu s'est surconstitué accidentalement sur une opposition teigneuse à tout ce qui pouvait émaner d'une tradition de pensée occidentale. Occident et nazis furent vite confondus en « vilains pas beaux », ty-rans, criminels, tortionnaires,

Les textes eux-mêmes sont des images

Les mots bien sûr produisent des images, mais sont aussi eux-mêmes des images. Comme les signes qui les composent, des images, encore. L'exemple du A représentant une tête de vache à l'envers est bien connu... Les hiéroglyphes sont un système de textes en image, une sorte de rébus. Ainsi apposer le texte à l'image est une idée incongrue - sinon à considérer que leur façon d'engendrer des images est différente. Mais, la disparition actuelle du texte en « bloc de texte », c'est à dire comme une image abstraite, par les maquettistes, fait que la boucle est bouclée.

Ci-dessus : Une des traces les plus anciennes du thème de l'image textuelle, si récurant chez MPC, au point d'être gavant au maximum, encore plus que le reste, ce qui n'est pas pas peu dire. Mais bon, la recherche avance, c'est ce qui Comte.

salopards. Le Mal. Cette description massivement propagandaire, jetant pêle-mêle au même panier tous les efforts jamais conçus par la pensée occidentale, a servi de bélier à l'anéantissement du monde dont les étasuniens conservent jalousement le dogme. Cette situation n'a que trop duré. Aucune tyrannie n'a jamais autant pesé sur le monde (naturellement, travestie en l'idée d'une liberté qui n'a jamais été et ne sera jamais), avec si peu d'originalité que de brio. Même les Romains avaient pour eux des grâces qui pouvaient orner

de boucliers et une retraite bien sûr techniquement vivantes, nourries et logées, pour les compter, le nombre n'est pas notre affaire. Mais il faut laisser retourner ces boîtes et ces fils, ces rouages que sont les techniques, à leur niveau modeste. Non, internet ne mérite pas de majuscule, il n'a pas inventé le langage et la communication. Il a juste promulgué leur abolition. C'est un peu trop naïf, mais il est encore plus naïf de ne pas en concevoir les conséquences, qui sont consommées : pas d'alarmisme inutile à la française, donc. Mais des levées de

de boucliers et une retraite bien sûr techniquement vivantes, nourries et logées, pour les compter, le nombre n'est pas notre affaire. Mais il faut laisser retourner ces boîtes et ces fils, ces rouages que sont les techniques, à leur niveau modeste. Non, internet ne mérite pas de majuscule, il n'a pas inventé le langage et la communication. Il a juste promulgué leur abolition. C'est un peu trop naïf, mais il est encore plus naïf de ne pas en concevoir les conséquences, qui sont consommées : pas d'alarmisme inutile à la française, donc. Mais des levées de

de boucliers et une retraite bien sûr techniquement vivantes, nourries et logées, pour les compter, le nombre n'est pas notre affaire. Mais il faut laisser retourner ces boîtes et ces fils, ces rouages que sont les techniques, à leur niveau modeste. Non, internet ne mérite pas de majuscule, il n'a pas inventé le langage et la communication. Il a juste promulgué leur abolition. C'est un peu trop naïf, mais il est encore plus naïf de ne pas en concevoir les conséquences, qui sont consommées : pas d'alarmisme inutile à la française, donc. Mais des levées de



le dictat de leur règne. Avec les Américains, rien que des fusées en bidon de pétrole, des films qui sont de mauvais romans et des romans qui sont de mauvais films; rien qu'une bâtardisation des prouesses européennes. Aujourd'hui cette puissance meurtrière a décidé de mettre fin à la pensée et elle y parvient. Des milliards d'individus sont cérébralement morts à la connaissance et à la possibilité d'eux-mêmes, tombés sous les balles étasuniennes. Nous ne ramasserons pas ces victimes,

précipitée derrière des fortifications; elles existent dans la pensée, à laquelle toutes ces maigres manigances n'ont, en vérité, pas pu toucher. La boue ne gicle pas si loin. Cela vaut mieux que d'empoisonner le coca, les hamburgers et dynamiter les salles de cinéma, ces dernières actions restant toujours possibles. US n'est pas paranoïaque pour rien. Son empire tenu par la terreur est aussi agressif que fragile. Vous aimez votre vie et vous buvez du coca? Il y a quel-

faux (s'exténuent dans le vide et aimer ça est « fun », s'éliminer soi-même est « super » et tout un tableau d'interprétations torves et distordues issues d'un romantisme caricatural). Il n'est plus temps de trouver tout ça « sympa ». La pensée existe. Nous avons d'autres perspectives que les platitudes du terrorisme : construire le monde post-US dans ses ruines, en se défiant des mouvements réflexes de la bête agonisante, toujours dangereux. Un territoire tout neuf.

tout est à lire.

Dans l'ensemble, les derniers livres sont moches. Ce sont à peine des livres. Le livre a déjà disparu en eux, il n'y a plus que la coquille. Il n'y a pas à regretter les livres.

les derniers livres

Pour la quantité de gens qui sauront, voudront, pourront lire, le

livre dernière? Répondront :

nombre des livres déjà existant sera déjà amplement suffisant. Les autres,

qu'est-ce qu'un livre? Ils auront bien d'autres choses à lire, et ils feront bien. Tout ce que des livres pouvaient contenir, ils le contiennent. Une autre lecture, d'autres choses, devront surgir, ou non. Nos livres sont les derniers livres, les vrais livres, pour cela, ils doivent être très beaux malgré leur appar-

tenance à une espèce exténuée, déclinante, qui disparaît. Désormais rien de précieux comme les vieux livres. Ils nous relient par un fil ténu, mais solide à tout ce que ce monde a su être avec audace, brio, désinvolture, exaltation, profondeur. C'est notre vieux océan. Pas touche les imbéciles.

Toute la racaille littéraire du 19e siècle, les Dumas, Balzac, Sand, Hugo et ribambelle, tous journaliers feuilletonistes, sont des plagiaires. Ils ont tout ramassé partout et ont garanti leur originalité par le style, qui, en France, est synonyme absolu de personnalité littéraire. Or tous ces tor-

Le style Empire et l'empire du style

cheurs plus ou moins inspirés qui ont pissé de la copie la gâchette financière sur la nuque, ces tâcherons de la plume, ces forçats de la feuille à deux balles l'unité n'ont pour style que des tics, des

façons, et surtout une manière de se plagier eux-mêmes. À des degrés divers, ils n'ont pas pu être autre chose que ce que leur siècle jeté dans l'industrie de la débîne illustrée les autorisait à

être. Sous cette lumière Stendhal ou Byron ne valurent mieux qu'à peine, et parce qu'ils étaient plus chic, plus poseurs, moins peuple, voilà. Mais tout autant récupérateurs.

Ni Proust ni Céline ne sont des plagiaires, parce qu'ils n'ont pas vécu sous la fêrule du journal. Le journalisme exige la quantité et la fausseté, la billevesée. Les conneries. Avec l'assurance et la grandiloquence du coup de clinquot qui la ramène, du pontifiant de bistrot.

De même que le cinéma est devenu l'englobant concept de tout ce qui bouge en terme d'image, la littérature, elle, devient celui de tout ce qui s'inscrit. Textes partout, de tout, en tout. Beaux textes, textes affreux ou dérisoires, et ne sont pas toujours ainsi ceux qu'on croit être. Avec la fin des compétences par-

ticulières c'est un monde qui s'engloutit, un autre point déjà, qui se découvre. Les livres, les longs-métrages sont devenus comme les chevaux : ils ne participent plus à toutes les heures de nos vies. Ils sont toujours là certes, comme les

histoire de la littérature et des chevaux

chevaux : pour les concours, les courses et quelques agréments privés. Ce qui existe toujours c'est le voyage et la vitesse, dont des chevaux font encore partie, les chevaux-vapeurs par exemple. Ainsi il

y a des phrases et des injonctions, des clips plus ou moins longs, tout ce qui parle et bouge fait partie du supratexte et du mouvement, des flux que toutes choses sont devenues. C'est la grande différence

qu'il y avait entre un film en 35mm et la télé : l'un jouait et s'arrêtait; l'autre ne s'arrête que si on l'arrête, coulée sans fin qui nous précipite dans le commencement. La rivière est dans les yeux, les noyant.

Se débarrasser des routines de lecture. La lecture survolante d'abord. Peu importe ce qu'on lit, il faut y prêter attention. Ensuite, quand l'attention à révélé peu d'intérêt à une chose, aller à du meilleur lire. Refuser de lire. Ne prêter aucune vue aux panonceaux hurlant à chaque seconde de la vie urbaine quotidienne. Difficile, plus difficile encore que de ne pas prendre un stupéfiant auquel on est accoutumé. Rompus aux défenses auto-

matiques, les annonceurs visent bien, vite, et définitivement. Tous les messages vont au coeur avant que le spectateur ait compris ce qu'il regarde. Quand il le voit, c'est fait, c'est fini, l'« info » est passée et c'est trop tard. Ça coûte assez cher pour être parfaitement étudié. Ne vous croyez pas plus malin. Il faut apprendre à parer les coups, interposer la main en visière, marcher en regardant le sol ou le ciel, parce que toute échappée naturelle du regard est attendue

lire et dé-lire

de pied ferme par une injonction. La nuit, les lumières ne montrent que les pubs. Les pubs. On dirait un mot pour des insectes importuns en nuée, les pubs. Mais ce n'est pas seulement de la publicité dont il faut se protéger, c'est de toute voix médiatique quelle qu'elle soit. Elle n'a rien à dire et c'est pour ça qu'elle le répète encore et toujours. Elle doit obséder, comme le fou qui

répète compulsivement le même mot. Donc même chose avec les écrans et la radio qu'avec les panneaux; mais comment se boucher les oreilles? L'autodéfense n'est pas une mince affaire. Se former à la lecture générale, lire le monde hors de ses détails, comme un tableau d'ensemble offert à la lecture. Au bout de quelque temps, l'impact des messages importuns s'estompe; leur répétition finit par lui nuire

plutôt qu'elle ne le sert. Ils caquetent et radotent. On les oublie petit à petit, on prend conscience de la nullité du contenu (tout en continuant à s'en garder). On gagne énormément d'espace de pensée ordinairement parasité. Le monde s'ouvre et se tranquillise; il n'est plus obsédé par une parole vaine de plus. On se calme et l'on peut lire plus paisiblement, la concentration s'installe plus souvent et plus facilement. On peut commencer à lire un peu vraiment.

non-texte

Comment oublier qu'en son temps, le livre fut une effroyable horreur? Déjà Socrate et maint philosophe avant lui s'étaient méfiés du principe de l'inscription de la pensée, sa fixation dans la forme des mots écrits, qui entrave la libre allure de ses métamorphoses — laquelle s'oppose évidemment à la fondation de ce qui peut solidement s'ancre dans le beurre et l'argent du beurre. L'écriture devint le dogme et, pire, loin de maintenir réellement quelque chose d'élevé et

de juste, sa permanence ne donna lieu qu'à des interprétations toujours plus fausses et comprenant tout de travers qui, elles, en firent des éléments obstruants et étranges, mystérieux, ouvrant la carrière à un obscurantisme grouillant de toutes les superstitions les plus savantes et les plus prétentieuses. La mise par écrit de la pensée ne crée que problèmes et contresens, sans pouvoir la contenir par quelque bout que ce soit. Ces vases ne retiennent que vases. La pensée ne se conserve pas dans des récipients que seraient les mots et les textes. Alors peut

aussi déjà se mettre en doute le bien fondé de les énoncer. Heureusement les textes et les mots ne sont pas des bouteilles sinon à la mer, d'une essence plus secrète. À la tragédie que fut la mise par écrit des échanges verbaux et représentations de la langue, correspond la possibilité de toujours les y retrouver, malgré leur occultation primitive dès l'instant de la rédaction. Il est certain que le monde moderne, et sa précipitation d'aller se jeter dans le gouffre, jaillit tout droit de l'imprimerie du 16e siècle: on n'imagine pas le succès immédiat que remporta cette



invention, les prix qu'atteignirent les volumes et la demande de textes qui s'ensuivit, laquelle fit rage jusqu'à nos jours où non seulement on ne sait plus qu'en faire ni pourquoi, ni comment, mais où l'usage de la lecture oublie de quelle nécessité il provient! Le texte demeure une énigme extraordinaire, dépendant de son émission, de sa transmission, de

sa rédaction, des possibilités qu'il recèle et de tant d'autres choses qui ne trouvent qu'à s'exprimer dans le vieux terme de logos, qui veut dire toute autre chose, que nous avons oubliée et recherchons à tâtons dans le sable des plages et les cailloux des chemins que sont les textes, ces étroits sentiers superposés en étages sur la hauteur des pages.